

ANNICK KAYITESI-JOZAN, *MÊME DIEU NE VEUT PAS S'EN MÊLER*

Florent Piton

De Boeck Supérieur | « Afrique contemporaine »

2018/3 N° 267-268 | pages 289 à 291

ISSN 0002-0478

ISBN 9782807391741

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2018-3-page-289.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Annick Kayitesi-Jozan

Même Dieu ne veut pas s'en mêler¹



Déjà auteure d'un témoignage sur son expérience pendant le génocide des Tutsis du Rwanda, Annick Kayitesi-Jozan² signe avec *Même Dieu ne veut pas s'en mêler* un très beau texte, davantage tourné sur l'après, la mémoire et la transmission. Il en ressort un très beau récit, qui interroge avec finesse et sensibilité le rapport entre les morts et les vivants vingt-cinq ans après le génocide : « Non, dans cette sale affaire, je ne pense pas que les vivants puissent prier pour les morts, je crois que les morts devraient prier pour les vivants. »

Sur le plan littéraire, outre une langue qui, sans s'embarrasser d'artifices, parvient à mettre en mots – non sans poésie – la douleur

et la reconstruction, le principal parti pris réside dans la construction narrative. L'ouvrage est constitué d'une série de chapitres, datés d'entre mars 1988 et août 2015, mais sans que leur enchaînement ne respecte la chronologie. En ouvrant et en fermant quasiment le récit sur les mois du génocide au printemps 1994 (si l'on fait abstraction du dernier chapitre situé en avril 2014 pendant la 20^e commémoration), l'auteure souligne combien le moment du génocide enserre le temps psychique de la rescapée. Ce temps d'ailleurs, s'il est bien celui d'une survivante, se situe quelque part entre la vie et la mort. « Je n'ai pas la mort, certes. J'ai certainement un peu de vie, je suis orpheline », souligne AKJ. Et d'ajouter à la page suivante : « Je suis au purgatoire. »

L'acte de témoigner participe ainsi d'une forme de réappropriation du temps, par le biais d'une transmission d'autant plus nécessaire que celle qui témoigne a désormais deux enfants, Cyaka et Cyeza. « J'écris ce livre pour eux, pour briser les murs qui me retiennent dans cette cuisine où j'attends la mort avec les miens. » Les enfants d'AKJ constituent donc le fil rouge de la narration, alors qu'ils sont désormais à « l'âge des pourquoi. Pourquoi il pleut ? Pourquoi le soleil est jaune ? Pourquoi il faut se coucher ? Pourquoi ta maman est morte ? ».

La transmission passe d'abord par la reconstitution d'une généalogie rompue par la disparition des parents et des proches. Aux morts du génocide s'ajoutent les morts du temps d'avant, ici un père et une sœur, décédés en Belgique en 1988, et ceux du temps d'après, en l'occurrence la grand-mère, en 2014, après avoir « vieilli plus que faire se peut » au sein d'une famille décimée :

1. Seuil, 2017.

2. Désormais « AKJ ».

elle est « la première personne de ma famille à mourir de sa belle mort ». L'histoire familiale est de la sorte réinscrite dans une temporalité plus large, dans laquelle le génocide reste toutefois le principal point de mire : l'auteure reconstruit ainsi – répare ? – des généalogies éteintes, rompues par l'ampleur des deuils de 1994. La langue également est au cœur de ce récit de transmission. AKJ souligne le rapport ambigu de son fils au kinyarwanda, cette langue dont il « n'a pas besoin [...]. Il n'achète pas cette langue. Pourtant, c'est seulement dans cette langue que se trouvent les mots qu'il demande à entendre ». Ainsi le texte est-il parsemé de poèmes et chants en kinyarwanda, ces fredonnements scripturaires étant à la fois souvenir du temps d'avant et plainte de la perte.

Le récit biographique d'AKJ est en outre bien éloigné des discours lénifiants sur la résilience. Si la reconstruction est bien au cœur du récit, le génocide imprime toujours sa marque, et les souffrances et difficultés de la vie rescapée ne sont jamais loin. Après avoir survécu aux massacres en avril 1994, l'auteure est prise en charge avec sa sœur Aline, également survivante, par l'ONG Terre des Hommes, et envoyée en France dès août 1994. Dans une narration volontairement déstructurée, elle évoque la vie dans une famille d'accueil, les démarches auprès de l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) pour obtenir le statut de réfugiée, l'expérience d'une nouvelle forme de racisme en France, les études... Orpheline du génocide, elle choisit ainsi d'étudier les sciences politiques et rédige un mémoire sur les enfants ayant participé aux tueries pendant ce même génocide. La première relation amoureuse avec un Rwandais né en exil en Ouganda, avec qui elle retourne au pays avant qu'ils ne se séparent, illustre les (re)constructions familiales sinueuses de bien des rescapés, singulièrement des femmes. De cette relation naît toutefois un fils, dont AKJ nous dit qu'à six ans, il « ressembl[e] comme deux gouttes d'eau » à Aimé, le frère disparu au même âge. Revenue ensuite en France, l'auteure rencontre alors Raphaël, avec qui elle a une fille ; la famille part vivre en Ouzbékistan en 2015.

Si l'expérience qui nous est racontée ici est celle d'une rescapée installée à l'étranger, les retours au Rwanda sont réguliers. En filigrane, on comprend que malgré la victoire du Front patriotique rwandais ayant mis fin au génocide en juillet 1994, la vie des rescapés n'est pas simple : confrontation aux ruines et aux anciens voisins qui racontent – en partie du moins – les massacres sans beaucoup d'égards pour la violence psychique que cela implique, recherche et découverte des corps des années après les tueries, réminiscence du temps du génocide lors des commémorations, insatisfactions face au processus judiciaire (AKJ regrette ainsi l'acquittement d'un couple dont elle affirme qu'il a pourtant participé à l'extermination de ses proches)... On est frappé également par l'hostilité que doivent affronter les survivants de retour sur leur colline : « J'ai peur de me faire tuer. Leur apparence de bons voisins ne me trompe pas. Mais je joue le jeu. Je les remercie. "C'est vraiment très gentil de m'avoir renseigné sur la mort de ma famille." Je dois m'en aller. Quitter cet endroit, et ne plus jamais revenir. » Du récit d'AKJ, il ressort que le Rwanda n'est assurément pas un pays

où les victimes se sentent complètement en sécurité physique et psychique, en dépit des nombreuses politiques qui leur sont destinées.

La force du témoignage tient au fond à ce qu'il nous dit de la sortie du génocide, un processus complexe et bien loin d'être achevé dans la société rwandaise et plus encore dans l'expérience personnelle de l'auteure. Les « cadavres [...] collent à la peau » souligne AKJ, notamment celui de sa mère : « Vivante, elle m'a portée dans son ventre, elle m'a nourrie de son sein, elle m'a portée sur son dos, elle m'a aimée. Morte, je la porterai, dans mon ventre, sur mon dos. Partout, tout le temps. » La structure narrative illustre ainsi une vie personnelle dans laquelle le génocide enserme tout, modifiant jusqu'à l'identité profonde des individus : « Enfants, quand nous rencontrons des inconnus, nous nous présentions en donnant les noms de nos parents. Je suis la fille de Kayonga. Les gens me situaient. Aujourd'hui, je dis "rescapée du génocide" et les gens me situent. » De tout cela, pourtant, le lecteur ne retire pas un sentiment d'inexorable échec quant à la possibilité pour les rescapés de se reconstruire après le génocide. Le parcours d'AKJ, malgré ses sinuosités et les difficultés qu'elle a rencontrées, en témoigne. Une note d'espoir affleure d'ailleurs en creux : « Ce ne sera pas facile et ce sera long. Il me faut creuser dans mon existence une voie d'évacuation. Je sais laquelle : vivre. » **Florent Piton**³

3. Doctorant, CESSMA, Université Paris-Diderot.